

Avril 2024 / N° 177 / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

ANNETTE MESSENGER LA FOLIE DOUCE



L 13691 - 177 - F: 7,90 € - RD



LITTÉRATURE

Enquête : Salman Rushdie
et le monde arabe

CINÉMA

Ryusuke Hamaguchi :
« Je recherche le trouble »

SCÈNE

Collectif Berlin : le théâtre
face au chaos du monde

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VERSION RESTAURÉE



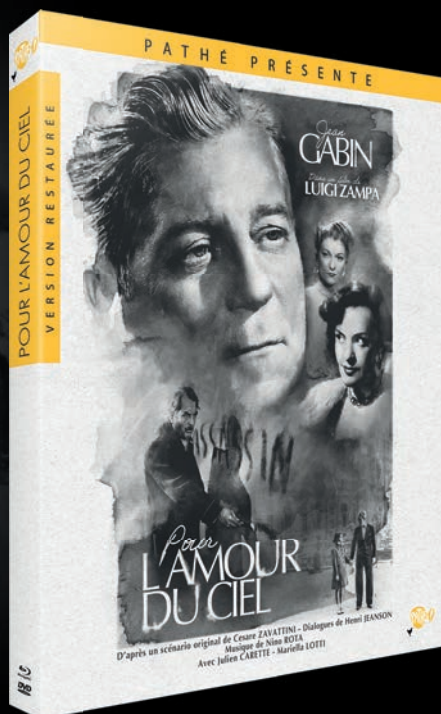
CES MESSIEURS DE LA SANTÉ

UN FILM DE
PIÈRE COLOMBIER



POUR L'AMOUR DU CIEL

UN FILM DE
LUIGI ZAMPA



☆ l'étoile graphique

DISPONIBLES LE 24 AVRIL
EN COMBO DVD/BLU-RAY, VOD ET ACHAT DIGITAL



TRANSFUGE
Choisissez le camp de la culture

positif



FNITN

BHL : une guerre dont les Israéliens n'ont pas voulu

PAR VINCENT JAURY

Quel titre remarquable ! *Solitude d'Israël*. Chez Grasset. Qui nous change de la production du Seuil, très antisioniste, des Jean-Pierre Filiu et des Shlomo Sand.

Bernard-Henri Levy ne pouvait trouver mieux. Rarement Israël s'est trouvé plus isolé sur la scène internationale que depuis le 7 octobre. Alors que le pays a subi son plus grand massacre : un pogrom ; plus de mille morts. Des centaines d'otages. Assassinats, viols, tortures. Des civils. Des enfants. Il faut le répéter comme le fait BHL dans son livre. Il a raison de le faire : ce pogrom est aujourd'hui oublié, « gommé », sorti du champ de l'histoire. BHL parle même de négationnisme. Solitude donc. Solitude des Israéliens. Un peuple à terre. Un peuple en dépression. Un peuple traversé par une tristesse inouïe. Une tristesse qui réveille les démons de la Shoah. Inévitablement. Les monstres du Hamas ont frappé fort, très fort. Jamais un groupe terroriste n'avait frappé si fort. Ils ont voulu tuer un maximum de juifs ; comme ils veulent un maximum de morts de ce pauvre peuple palestinien, pour que la haine à l'endroit d'Israël soit irrémédiable. Pari réussi. Jamais un groupe terroriste n'aura autant mérité l'appellation de « nazislamistes ». BHL évoque d'ailleurs la très large participation des pays arabes au nazisme.

Certes, rappelle-t-il, ce n'est pas la première fois qu'Israël se sent seul. À chaque guerre contre Israël, c'est la même rengaine. Israël fautif, comme les juifs depuis toute éternité. C'est si simple. Mais cette fois-ci, l'événement est d'une telle ampleur que sa solitude semble immense. L'Allemagne est là, heureusement. Les États-Unis sont là, bien sûr. Fidèles aux postes de la plus grande démocratie du monde. C'est à peu près tout. Les détracteurs, eux, sont légion. Chez nous, Mélenchon, *Le Monde*, et combien d'autres... récemment, une idôle féministe de la gauche, Judith Butler, jugeant le pogrom du Hamas comme un acte de résistance ; puis Annie Ernaux, tiens donc, autre idôle féministe de la gauche, qui soutient Butler. La gauche, tout un poème. Et il y a l'ONU qui donne le La mondial. BHL en parle avec véhémence. Il rappelle le discours du Secrétaire Général des Nations unies, Antonio Guterres : l'attaque du Hamas ne s'est pas produite « dans le vide ». Elle doit être appréciée en fonction du « contexte de l'occupation par Israël ». Ce fameux « contexte », repris *ad nauseam* comme un mantra, dans le monde entier, jusqu'à Harvard.

Comme « combattant des droits de l'homme », il sait depuis longtemps que l'institution au mieux ne sert à rien, au pire est dévoyée. En Bosnie, l'ONU a pris des années avant de désigner les agresseurs et d'arrêter quatre ans plus tard le siège de Sarajevo ; au Rwanda ? l'ONU attend la fin des massacres pour conclure au génocide ; et pour l'Ukraine, l'ONU est une nouvelle fois impuissante.

Cette solitude d'Israël, le livre de BHL tente de la combler. Il reconforte. Avec succès. Avec panache. Et avec connaissance de son sujet. Parfois à travers la mystique juive ; parfois à travers les philosophes, Sholem, Levinas et Rosenweig ; parfois à travers des historiens spécialistes d'Israël ; parfois à travers ses propres

expériences, nombreuses, de reporter de guerre.

Les uns après les autres, il démonte les fallacieux arguments des adversaires d'Israël. Par exemple le fameux « cessez-le-feu » réclamé à cor et à cri. BHL rappelle, lui le grand connaisseur des guerres, l'importance capitale d'éradiquer les mouvements islamistes. Il rappelle combien il fut essentiel de tuer Ben Laden en 2011, mort qui marqua un coup d'arrêt très net d'Al Quaida. Et par là même, détruisant le mythe dans le monde arabe d'invincibilité du groupe terroriste. Aussi rappelle-t-il qu'avoir détruit la structure de commandement de Daesh à Mossoul et d'avoir tué leur chef Abou Bakr al-Baghdadi leur avait fait perdre beaucoup de leur popularité, de leur capacité de mobilisation, et de leur force de frappe. Bien sûr, conclut BHL, il reste des terroristes, qui se forment et se reforment. Mais pour un temps, plus ou moins long, le danger est repoussé. Anihilé. Tsahal, l'armée israélienne, s'inscrit dans cette perspective : éradiquer le Hamas, pour la survie de leur pays. Face à ces barbares, Israël n'a pas le choix.

BHL ajoute un argument que nous entendons peu : qu'il n'y a pas de raison qu'après ces milliers de morts palestiniens - ces enfants tués à cause du Hamas qui sacrifie sa population, pas moins que Daesh, pas moins qu'Al Quaida, - que le peuple palestinien ne se réveille. Ne se réveille en disant « plus jamais ça ». Plus jamais de ces dirigeants islamo-nazis du Hamas pour éviter un deuxième massacre.

Il y a des pensées déchirantes dans ce livre de combat. Comme celle, sombre, sur ce que représente cet événement du 7 octobre. Écoutons-le : « Pas un lieu en ce monde où les juifs soient saufs, sur cette planète, qui soit un abri pour les juifs, voilà ce qu'énonce cet événement. Jamais, nulle part, il ne sera dit que les juifs peuvent habiter paisiblement le monde, et ce, jusqu'à la fin des temps, telle est la vérité qui semble sauter aux yeux. » Comme il a raison, BHL, de le souligner. *Le Point*, soutien extraordinaire d'Israël, avait titré : "le 7 octobre, premier pogrom du XXI^e siècle". Toujours et encore. Une autre pensée déchirante de BHL passe par le personnage d'Amalek. Le plus vieil ennemi des juifs, nous dit la Bible. Il savait qu'il allait perdre la guerre contre les juifs, mais il savait aussi qu'il allait pour longtemps ternir leur éclat. BHL : « Nous en sommes très exactement à ce point où le vierge, le bel, le vivace Israël voit se refroidir et obscurcir sa splendeur (...) Nous nous retrouvons tous, jetés dans une situation qui fut celle de nos aïeux et à laquelle nous pensions avoir échappé. » L'âme juive ? Brisée. Hélas, une grande victoire du Hamas. Impalpable mais bien réelle. *In fine*, ce livre coup de poing s'efforce de la plus belle des manières, par l'intelligence de l'argumentation, de démontrer que cette guerre est une guerre juste. Une guerre, comme n'a de cesse de le répéter Netanyahu, non contre le peuple palestinien, mais contre le Hamas. Une guerre nécessaire. D'une urgence suprême. Une guerre de riposte vitale à Israël pour que ce pogrom soit le dernier. Une guerre dont le but est d'éliminer la guerre. Une guerre pour qu'il n'y en ait plus. Une der des der. Comme en Allemagne en 1945. Il est permis d'y croire.



P. 22
SALMAN RUSHDIE



P. 54
RYUSUKE HAMAGUCHI



P. 70
COLLECTIF BERLIN



P. 96
ANNETTE MESSENGER

SOMMAIRE

N°177 AVRIL 2024

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Noham Selcer**
- 08 Coup de Gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de **Nathan Devers**

- 12 Chronique Book Emissaire d'**Eric Naulleau**
- 14 Chronique BD par T.H. de **Tewfik Hakem**
- 16 Révélation
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 Enquête : À l'occasion de la parution du *Couteau*, *Transfuge* s'est interrogé sur ce que Salman Rushdie représente aujourd'hui dans le monde arabo-pers.
- 28 Sélection : Les 18 meilleurs romans
- 48 Essais, docs

Page 52 | CINÉMA

- 52 Edito ciné
- 54 L'interview : **Ryusuke Hamaguchi**, à l'occasion de son nouveau film *Le mal n'existe pas*, s'est longuement confié autour de son œuvre et de ses influences.
- 59 Critiques
- 65 DVD, cycle

Page 68 | SCÈNE

- 68 Edito scène
- 70 Reportage 1 : **Collectif Berlin**, quand le théâtre se penche sur l'état du monde.
- 76 Reportage 2 : **Saïdo Lehlouh**, figure phare du hip-hop contemporain, signe une pièce rageuse, *Témoin*.
- 78 L'interview : **Stéphane Degout**, l'immense baryton revient sur son histoire.
- 80 Critiques théâtre, danse, musique

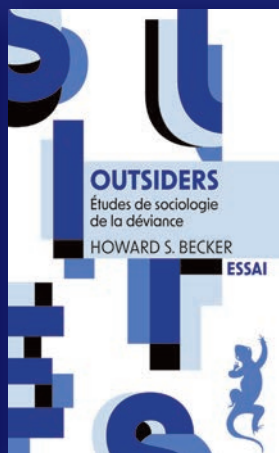
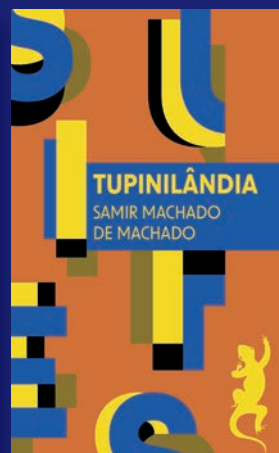
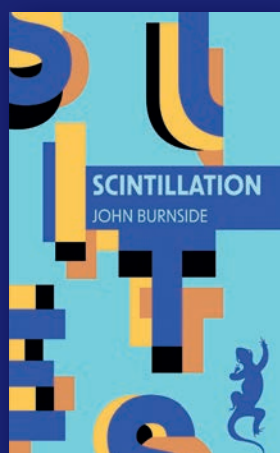
Page 94 | ART

- 94 Edito art
- 96 Portrait : Un après-midi inoubliable chez **Annette Messenger**.
- 106 Galeries
- 112 Expos

122 En route ! Va devant !

SUITES

Une collection de semi-poche
pour vivre passionnément





PAR LUCIEN D'AZAY
PHOTO FRANCK FERVILLE

Nous avons rendez-vous à la terrasse du Carrousel, sur la place des Pyramides, en face des Tuileries : j'ai choisi à dessein cet endroit emblématique de la symétrie parisienne pour m'entretenir avec Noham Selcer, féru d'idylles et de chiffres, qui publie un premier roman chez Gallimard, *Les Chaînes de Markov*. Ce jeune homme affable, à la chevelure brune et bouclée, est un *ragazzo* tout droit issu d'un tableau de Caravage. Parisien d'origine, fils de médecins, il a fait ses classes à Montpellier. Sa passion pour le calcul l'a conduit à l'ESSEC, la *business school* de Cergy où je me demande s'il a croisé Annie Ernaux, écrivain avec qui il partage une approche pour le moins crue de la passion amoureuse.

Noham Selcer a été consultant en finance, une expérience qui ne l'a guère épanoui, avant d'enseigner les mathématiques.

L'enseignement lui a donné envie de jouer la comédie au théâtre. « C'était surtout la vie de saltimbanque qui me séduisait, me dit-il avec un sourire qui accuse son expression caravagesque ; l'aventure romantique de la troupe en tournée, comme au temps de Molière. Mon premier

rôle a été celui de Narcisse dans une adaptation d'*Écho et Narcisse*, un mythe des *Métamorphoses* d'Ovide. J'ai aussi aimé jouer le personnage de Philinte – l'archétype de l'honnête homme – dans *Le Misanthrope*. » Et c'est ainsi qu'il s'est mis à écrire. Des pièces de théâtre, d'abord, dont trois ont été publiées.

« Les couples qui fonctionnent aspirent à l'immobilité »

La littérature, qui l'impressionnait comme un domaine sacré, l'a libéré du calcul compulsif. En vertu de sa fibre scientifique, il l'aborde de manière empirique. Guidé par ses intuitions, mais sans percevoir clairement le terrain qu'il se proposait d'explorer, il a élaboré son livre comme dans un laboratoire en prenant du recul par rapport aux sentiments qu'il a expérimentés. Les chaînes de Markov, un « processus mathématique permettant de modéliser des scénarios futurs

à partir de l'observation du présent », comme il l'annonce en exergue du roman, lui ont fourni une structure. À mesure qu'il écrivait, l'analogie avec la vie de couple lui a paru de plus en plus pertinente. « Les systèmes markoviens sont particulièrement intéressants quand ils entrent dans un "état absorbant", précise-t-il.

Autrement dit quand ils rejoignent un point qu'on ne peut plus quitter. C'est ce que découvre Ezra, le protagoniste : les couples qui fonctionnent aspirent à cette immobilité. Le mariage et la procréation procèdent d'un "état absorbant" qui enracine le couple et le stabilise. Sans point absorbant, les vies libres, trop fluctuantes et instables, deviennent vite insupportables. »

Je lui demande si Ezra, *alter ego* de Noham Selcer dont il a transposé les tribulations dans sa fiction, fait référence à Pound ou s'il a voulu indiquer au lecteur que le motif dans le tapis est la « pondération » amoureuse. « Pas du tout, me dit-il, Ezra est mon second prénom à l'état civil. Mais il est vrai que mon personnage est à la recherche d'un point d'équilibre avec Ève, la jeune femme qu'il aime. »

LES CHAÎNES DE MARKOV
de Noham Selcer,
Gallimard, 302p.,
21,50 €



THE FOREST MAKER

UN FILM DE VOLKER SCHLÖNDORFF

" l'agronome qui fait repousser
les arbres du Sahel "

Le Monde Afrique



avec
TONY RINAUDO

Lauréat du
Prix Nobel alternatif

" Au lieu de traiter la désertification comme un sujet technique, nous la traitons comme un enjeu social. Cela prend du temps, mais je suis têtu " **Tony Rinaudo**

" Ce documentaire regorge d'idées et de moments de grâce qui surprennent et fascinent par leur ingéniosité. " **Les Fichés Cinéma**

" Captivant...L'enthousiasme de Schlöndorff est communicatif : on veut y croire ! " **Africultures**

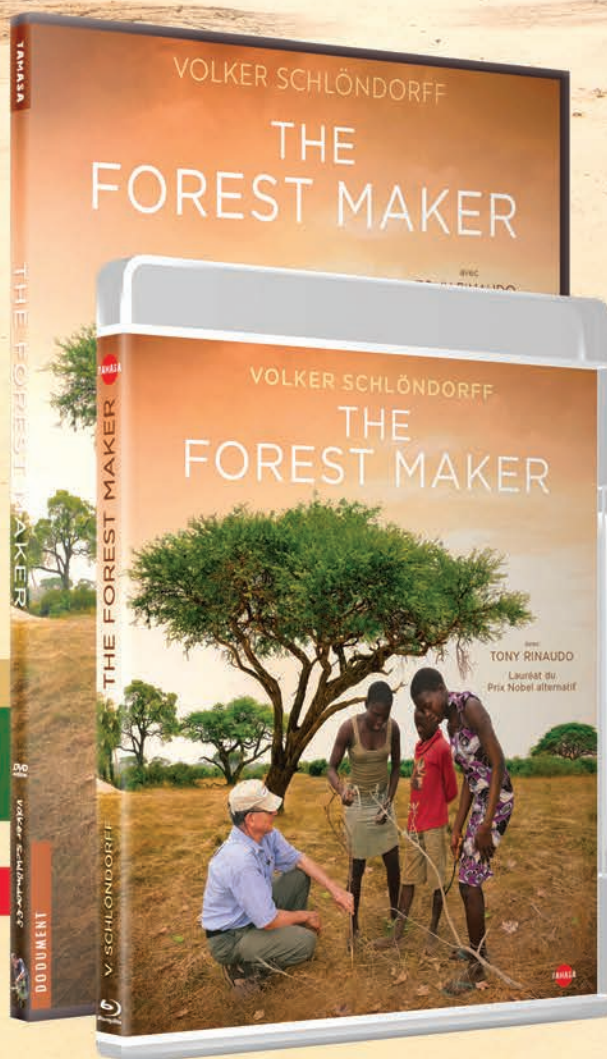
Livret 16 pages

- Entretiens, documents autour du film

Compléments

- "Trip To India", doc de Volker Schlöndorff, 19'
- Rencontre avec Tony Rinaudo, 28'

Blu-ray et DVD + Livret 16 pages



en magasins
et sur www.tamasa-cinema.com/boutique

TAMASA

Un appel honteux au boycott des artistes israéliens à la Biennale de Venise

Une pétition signée par 19 000 acteurs culturels demande que les artistes israéliens ne puissent être représentés à la plus grande foire d'art contemporain. Ou le symptôme d'une dérive idéologique inquiétante du monde culturel.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

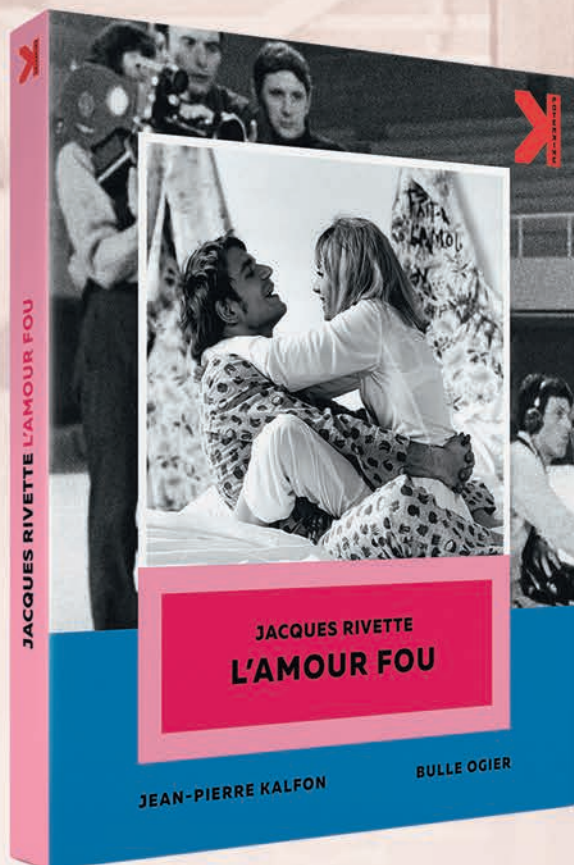
Le terme de génocide, que l'histoire rattache à la plus monstrueuse éradication d'un peuple dans l'histoire de l'humanité, est désormais brandi contre Israël. La dernière occurrence en date vient de toucher le milieu de l'art contemporain et la sacro-sainte Biennale de Venise. Le 26 février dernier, sous le nom de « Alliance Art Non Genocide » (ANGA), un groupe récemment constitué, se disant composé d'artistes, de conservateurs, d'écrivains et de travailleurs culturels du monde entier (sans que l'on sache précisément qui en sont les fondateurs) émettait une lettre ouverte appelant la 60^e édition de la Biennale d'art de Venise, qui doit ouvrir le 20 avril prochain, à exclure Israël. Depuis, la polémique enfle. Dès le lendemain de la publication de cette lettre intitulée « Pas de pavillon du génocide à la Biennale de Venise », près de 19 000 signataires étaient déjà recensés, parmi lesquels une grande majorité d'inconnus, à l'exception de l'artiste Nan Goldin, de la politologue Françoise Vergès, du lauréat du Turner Prize Jesse Darling, de l'artiste américain d'origine juive Michael Rakowitz ou de Faisal Saleh, le directeur du Palestine Museum US qui a dit s'être vu refuser un projet collatéral à la Biennale... C'est triste à dire mais on n'est à peine étonné au vu des précédents qui ont déchiré le monde de l'art contemporain depuis l'attaque perpétrée par le Hamas

contre Israël le 7 octobre 2023, à coups de lettres ouvertes, d'intimidations et d'annulations d'événements. Ainsi, de la lettre ouverte publiée le 19 octobre 2023 dans *Artforum* (entraînant le renvoi de son rédacteur en chef David Velasco) appelant « la libération de la Palestine » mais ne disant mot sur les atrocités du Hamas, signée par plus de 8 000 personnes, Nan Goldin en tête, alors qu'en réponse, le magazine israélien en ligne *Erev Rav* répliquait, avec notamment la signature de l'artiste allemande Hito Steyerl. En novembre, une biennale d'art à Istanbul retirait des œuvres d'artistes israéliens invoquant la crainte de « violences collectives » tandis qu'en Allemagne, l'artiste juive sud-africaine Candice Breitz a vu son exposition annulée par le Sarrlandmuseum au prétexte qu'elle a dénoncé le carnage en cours entre Israël et Palestine et les bombardements à Gaza. Aux États-Unis, les exemples sont multiples aussi. Dernièrement, c'est l'exposition de l'artiste palestinienne de 87 ans Samia Halaby qui a été brusquement annulée par l'Université d'Indiana. En cause : ses posts sur les réseaux sociaux relayant son indignation face à la violence à Gaza. La liste est longue, autant du côté des artistes palestiniens que du côté des artistes israéliens. L'art contemporain est ainsi pris en otage par la tension exacerbée du conflit, au point d'être instrumentalisé. Et la Biennale de Venise n'y échappe pas. En témoigne cette lettre ouverte nauséabonde écrite et signée par des artistes et des acteurs culturels dont on peut interroger la légitimité, d'autant plus contestable qu'il s'agit ici d'« artistes » se levant pour censurer leurs pairs. Par ailleurs, elle prend pour appui la mise en accusation d'Israël pour acte de génocide, par l'Afrique du Sud le 28 décembre dernier devant la Cour internationale de justice (CIJ) de l'ONU, cette dernière ayant joint

Israël à « prendre des mesures pour garantir que son armée ne viole pas la Convention sur le génocide » ce qui a été traduit dans la lettre par « la CIJ a émis des mesures provisoires mettant en garde Israël de cesser tout acte de génocide à Gaza », ce qui n'est pas la même chose... Pire, la lettre prend pour argument fallacieux l'équivalence qui existerait entre le comportement de la Russie envers l'Ukraine et celui d'Israël envers Gaza pour justifier d'une absence de pavillon. Rappelons, et c'est une réalité qui tend à être niée, que l'État Hébreu n'est pas l'oppressé mais le pays attaqué. Ce que la lettre passe sous silence, ainsi que les otages israéliens, n'évoquant que les tragiques victimes palestiniennes. Et si les termes de génocide, crime contre l'humanité et apartheid sont utilisés pour qualifier Israël, à l'inverse, aucune mention n'est faite d'acte de terrorisme et du Hamas. « Toute représentation officielle d'Israël sur la scène culturelle internationale est une approbation de ses politiques et du génocide à Gaza » conclut cet appel au boycott. La Biennale de Venise, quant à elle, a réagi : « la Biennale de Venise veut préciser que tous les pays reconnus par la République italienne peuvent de façon autonome demander à y participer officiellement. Par conséquent, la Biennale de Venise ne peut prendre en considération aucune pétition visant à exclure Israël ou l'Iran » tandis que le ministre de la Culture italien a fermement condamné une lettre « inacceptable » et « honteuse ». Cette pétition ne faisant qu'utiliser l'art pour promouvoir une idéologie militante, propice à infuser l'antisémitisme, elle semble être le reflet de la dérive actuelle de l'art contemporain vers le sectarisme et l'intolérance, creusant de manière binaire le camp du bien et le camp du mal. Et tout ceci, sous couvert d'humanisme et de bien-pensance.



ÉVÉNEMENT JACQUES RIVETTE



FESTIVAL DE CANNES 2023
CANNES CLASSICS
SÉLECTION OFFICIELLE



L'AMOUR FOU

LE FILM MIRACULEUX
ET MIRACULÉ, ENFIN
VISIBLE EN VIDÉO !



FESTIVAL DE CANNES 2003
SÉLECTION OFFICIELLE

VA SAVOIR +

LA VERSION "DIRECTOR'S CUT"
INÉDITE DE VA SAVOIR !



EN DVD ET EN BLU-RAY LE 2 AVRIL

RETROUVEZ L'ENSEMBLE DE LA COLLECTION RIVETTE CHEZ POTEKINE



EN VENTE À LA BOUTIQUE POTEKINE (30 RUE BEAUREPAIRE 75010 PARIS) ET SUR [STORE.POTEKINE.FR](https://store.potemkine.fr)

CHRONIQUE

Genèse du Petit Prince

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Saint-Exupéry, Un Petit Prince en exil,
Jean-Claude Perrier, Plon, 196p., 19€

Sauf exceptions, je n'aime pas les gens qui méprisent Saint-Exupéry. Je ne parle pas, bien sûr, des lecteurs qui auraient des raisons précises, explicables, d'être rétifs à son œuvre. Mais ceux qui la rejette par principe, comme si elle manquait de sérieux. Derrière le dédain que cette dernière subit, se profile, outre un snobisme incontestable – un désir d'admirer des auteurs-miroirs, dont la fréquentation ennoblirait l'image qu'on cherche à se donner –, une conception souvent asphyxiante, étouffée-étouffante, avaricieuse en somme de la littérature. Auteur mineur, dit-on à son sujet, avant d'avancer les arguments censés le disqualifier : trop vivant... l'esprit trop aérien... trop rêveur... un mélange d'aventurier et de mystique, de profond et de superficiel... humaniste cul-cul, bien-pensant avant l'heure... mort sans cheveux blancs... avec le mauvais goût de partir en héros... Et puis *Le Petit Prince*, conclut-on d'un sourire entendu, une histoire pour enfants... Pas de quoi se pâmer sur les aphorismes et les paraboles de ce remake de la Bible en version bacs à sable... Voilà le murmure qui se répand sur Saint-Ex, parallèle au succès, comme si la postérité entendait le punir de la gloire universelle qu'elle continue de lui accorder.

C'est cette fausse image qu'entend briser Jean-Claude Perrier dans son dernier ouvrage, le deuxième qu'il lui consacre, *Saint-Exupéry, Un Petit Prince en exil* : une enquête de terrain, avoisinant « l'archéologie littéraire », sur les années américaines de l'auteur éponyme. C'est le 21 décembre 1940 que l'écrivain, chantre d'un humanisme que la France a trahi, quitte l'Europe pour les États-Unis. Il s'embarque alors vers un exil dont il ne sait ni la durée, ni le dénouement, ni la portée profonde. Aviateur de profession, immense voyageur, Saint-Ex est loin d'être un homme des racines et de la terre natale. Pourtant, il s'apprête à vivre sa première expérience véritable de dépossession : arriver dans un pays dont la langue, la culture, l'esprit « pragmatique, matérialiste et consumériste » lui paraissent, sinon inquiétants, du moins fondamentalement étrangers.

Bien sûr, Saint-Exupéry n'est pas le seul à faire cette expérience. Parmi les autres intellectuels français émigrant alors aux États-Unis figurent Jean Renoir, Lévi

Strauss ou encore Breton, si bien que les rôles s'échangent entre l'Ancien et le Nouveau Continents : si Paris était au cours des années folles un « Manhattan-sur-Seine », à savoir la ville d'inspiration par excellence pour les auteurs américains, c'est au tour de New York de devenir dès 1940 un « Paris-sur-Hudson », refuge privilégié des écrivains français.

Mais, si Jean-Claude Perrier s'est intéressé spécifiquement au cas de Saint-Exupéry au point de reconstituer méticuleusement ses péripéties américaines, mois après mois et parfois jour après jour, c'est parce qu'il lui a semblé que son exil était probablement la période la plus intense et la plus trouble de son existence : un temps de déchéance autant que d'ascension, d'automne intérieur et de réinvention. Entre son arrivée à New York en décembre 1940, où il est accueilli comme une rockstar, et son départ vers l'Algérie en 1943, où c'est le cœur sans illusions qu'il part se battre pour la France, Saint-Ex aura vécu trois années solitaires et troublées, de lueurs au sein du crépuscule. Entre la guerre et le luxe, le désespoir de savoir son pays déshonoré et le « panier de crabes des Français » exilés à Manhattan, entre le lent délitement de son couple avec Consuelo et les amours fiévreuses qu'il multiplie alors, entre sa brouille avec Breton et ses projets de films, entre sa belle *Lettre à un otage* et l'étrange hésitation vis-à-vis de de Gaulle, entre le désir de combattre pour défendre les idéaux de *Terre des hommes* et le souvenir des pays qu'il a parcourus, entre la proposition de son agent d'écrire un conte pour enfants et ce personnage qui le hante depuis son accident d'avion en Égypte, entre l'écriture de ce livre-pas-comme-les-autres et les soubresauts du monde des adultes, Saint-Exupéry fuse, toujours plus humaniste et toujours plus désenchanté, vers deux échéances voisines : sa mort et le *Petit Prince*. Ce sont ces deux gestations que Jean-Claude Perrier restitue, parallèles, nous permettant de relire autrement ce récit, si profond dans sa simplicité, où Heidegger voyait, non un livre pour enfants, mais l'une des méditations les plus profondes du XX^e siècle : « le message d'un grand poète qui soulage de toute solitude et par lequel nous sommes amenés à la compréhension des grands mystères de ce monde. »



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



Jean-Baptiste, Madeleine, Armande et les autres...

D'APRÈS
MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE
JULIE DELIQUET

AVEC LA TROUPE
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

24 → 28
avril 2024

©
COMÉDIE
FRANÇAISE

20 minutes de Châtelet
12 minutes de la gare du Nord.

Navettes retour
à Saint-Denis et vers Paris.

Restaurant le midi en semaine
et les soirs de représentations.

RÉSERVATIONS

01 48 13 70 00 - www.fnac.com
www.theatreonline.com

[www.
theatregerardphilipe
.com](http://www.theatregerardphilipe.com)

Le Théâtre Gérard Philipe,
centre dramatique national de Saint-Denis,
est subventionné par le ministère
de la Culture (DRAC Île-de-France),
la Ville de Saint-Denis, le Département
de la Seine-Saint-Denis.

Photographie
Benoît Engelhardt

Graphisme
Patrice A. La Faurie

TRANSFUGE la terrasse

Opéra de Lyon

Opéra

Direction musicale
Johannes Debus
Mise en scène
Damiano Michieletto
Orchestre,
Chœurs et Studio
de l'Opéra de Lyon



Hector
Berlioz

Béatrice et Bénédict

13 — 24 mai 2024

L'Opéra national
de Lyon est
conventionné
par le ministère
de la Culture,
la Ville de Lyon,
la Métropole
de Lyon et la
Région
Auvergne-
Rhône-Alpes.

MINISTÈRE
DE LA CULTURE

VILLE DE
LYON

MÉTROPOLIS
GRAND LYON

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

Photographie:
© Erwin Graf
Design:
ABM Studio

10€
→ 116€

opera-lyon.com
04 69 85 54 54
#operadelyon



CHRONIQUE

De l'image pieuse à l'image animée

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

***La sainte et la putain*, Alexis Legayet, La mouette de Minerve, 294p., 16,90 €**

***Poétique de Tom Cruise*, Olivier Maillart, Marest éditeur, 124p., 14 €**

Que deux polars récemment parus (celui dont il va être question et *Stella et l'Amérique* de Joseph Incardona) choisissent pour héroïne une prostituée devenue sainte ne saurait étonner le lecteur des Évangiles. Car le thème vient de loin, illustré par la figure de Marie-Madeleine dont il est rappelé qu'elle « était au pied de la Croix, a découvert le tombeau vide et fut le premier témoin de la Résurrection ». Reste à savoir, question de haute importance pour l'Église, si la pécheresse et la disciple de Jésus coexistaient dans la même personne ou si la future patronne des femmes perdues avait déjà renoncé à son commerce au moment de la crucifixion. Pour sa deuxième enquête (après *Le Syndrome de Bergson*), l'inspecteur Canetti ne pensait pas devoir se pencher sur cette énigme mystique et d'autres encore de la même eau bénite. D'autant qu'il est chargé d'élucider une affaire où le surnaturel joue déjà les premiers rôles : le cadavre décapité d'une michetonneuse du Bois de Boulogne est allé récupérer sa tête chez le meurtrier avant de reprendre place à la morgue. Non sans avoir au passage éventré son bourreau. D'entre les sinuosités de l'investigation émerge le collectif des Filles de la Joie, quelques femmes décidées à soulager la misère sexuelle des hommes disgraciés (pour cause de physique ingrat ou d'âge avancé) en faisant don de leurs corps. Une infirmière se laisse convaincre de rejoindre la cause, plusieurs dizaines de vieillards d'un Ehpad trouvent une seconde jeunesse après être passés par son cabinet. Tout en figulant une intrigue à rebondissements, Alexis Legayet n'aime rien tant dans *La sainte et la putain* que prendre l'époque à rebrousse-poil et faire hurler à la mort les sirènes néo-féministes – on s'y croirait : « mais, ces dites *Filles de la Joie*, par une étonnante cécité relative à la cause des femmes et à leurs insupportables souffrances plaïnaient presque comiquement les « terribles douleurs » du mâle empêché d'assouvir ses pulsions bestiales et toujours tyranniques ». Mêlant une méditation sur la réconciliation de l'âme et de la chair dans le catholicisme aux codes du roman policier, l'auteur traverse ce champ de mines idéologique avec la même allégresse qu'une joueuse de marelle son

parcours numéroté. Le Ciel est à lui.

D'une icône à l'autre, du sacré au profane, de Marie-Madeleine à Tom Cruise. À la différence des cinéphiles motivés par le seul souci d'accumulation, Olivier Maillart place sa vaste science au service d'une réflexion en profondeur sur le septième art. Passionnant. Car *Poétique de Tom Cruise* est l'histoire d'une et même de plusieurs métamorphoses. En termes érudits, et pour reprendre la fondamentale distinction établie par Serge Daney, le héros des *Mission impossible* serait donc passé en cours de carrière du *visuel à l'image*, de la mort du cinéma à sa résurrection (retour sous une autre forme du couple formé par Marie-Madeleine et le christ). Ou, sur un autre plan, du « souriant connard des débuts » au « héros épique et léger que nous connaissons aujourd'hui, clone inattendu d'un Tintin affrontant indifféremment criminels, espions et extra-terrestres pour sauver le monde ». Au plus près d'une filmographie étirée sur quatre décennies, le critique voit se préciser l'idéal d'un jeu hitchcockien, une référence majeure pour l'acteur américain qui risque d'échapper aux futures générations puisque le maître du suspense est menacé d'annulation par les milices wakes pour avoir associé un comportement criminel à une personne travestie dans *Psychose*. En attendant ce jour funeste, on appréciera la brillante analyse comparée d'*Une femme disparaît* signé par Hitchcock et de *La Firme* tourné par Sydney Pollack. L'aspect le plus original de l'étude tient aux réponses données à cette question : « Pourquoi faire oublier son visage, sinon pour mettre en avant son corps ? » En évacuant la psychologie, en opposant à toute péripétie un masque neutre, Tom Cruise jetterait un pont entre le cinéma d'avant-hier et d'aujourd'hui, entre le *slapstick* et le grand spectacle hollywoodien : « Le comédien ne « joue » plus, comme on l'a déjà dit, depuis belle lurette, se contentant d'être et d'apparaître, répondant aux situations les plus extrêmes dans lesquelles le récit et la mise en scène le placent avec les mêmes expressions. Ce dispositif formel est précisément celui du grand cinéma burlesque : un corps aisément identifiable, quelques mimiques, des périls en tous genres. » Mission impassible, en quelque sorte.

la  illette

ARTHUR NAUZYCIEL

*Le Malade
imaginaire
ou le silence
de Molière*

24 → 27.04.2024



arte

TRANSFUCE



TNS

Cosmos

Kevin Keiss, Maëlle Poésy
Maëlle Poésy
3 | 7 avril

Vielleicht

Ludovic Chazaud, Noémi Michel
Cédric Djedje
12 | 19 avril

LACRIMA

AVANT-PREMIÈRES
Caroline Guiela Nguyen
14 | 18 mai

Le Chant du père

Hatice Özer
22 | 29 mai

Koudour

Hatice Özer
24 | 25 mai



TNS Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 24 | tns.fr | #tns2324

CHRONIQUE

Mauvais sang ne saurait mentir

PAR TEWFIK HAKEM

B.D. PAR T.H.

Sang neuf, Jean-Christophe Chauzy, Casterman

La Route de Manu Larcenet
d'après Cormac McCarthy, Delcourt

Cliche, une exposition qui questionnerait le rapport des dessinateurs et des dessinatrices à leurs propres corps, ou comment elles et ils se représentent dans leurs œuvres autobiographiques. De Robert Crumb à Riad Sattouf, en passant par tellement d'autres, la palette, variée en techniques de dessins, pourrait être tout aussi riche en enseignements. Dans cette optique rétrospective, on ne manquera pas de réserver une place de choix à Jean-Christophe Chauzy. Avec son grand corps arqué et son himalayesque pif, l'auteur âgé aujourd'hui de 60 ans, s'est beaucoup fait connaître avec son double dessiné-réussi, à la foi très réaliste et totalement cartoonnesque. Dans la série *Petite Nature*, Chauzy trimballait son double de papier de mésaventure en mésaventure, toutes imaginées par la bande des allumés de *Fluide Glacial*. Les situations se devaient d'être cocasses et le corps dessiné malmené, mais, toujours, on restait dans le registre du comique.

Cette fois, on ne rigole plus. Grand corps arqué est gravement malade. Dans sa dernière BD, *Sang neuf*, Jean-Christophe Chauzy raconte son combat contre une sale maladie de sang. Saisissante épopée intimiste de plus de deux cents pages qu'on lit d'une traite, la gorge serrée et les yeux bien secs. Si ce journal de bord médical ne verse jamais dans le pathos, c'est parce que l'auteur nous fait traverser les épreuves endurées comme dans un bon récit initiatique. Sa longue hospitalisation lui permet d'ouvrir des chantiers de réflexions d'ordre philosophique et graphique. Comment représenter par la plume ces foutues plaquettes qu'il développe en quantité ? Qu'est-ce qui



La Route de Manu Larcenet, d'après Cormac McCarthy

reste comme appuis quand sa moelle osseuse s'épuise ? Comment dessiner dans une même page son corps malade et le corps médical qui tente de le sauver ? Qu'est-ce qu'un lien de sang ? Comment faire corps avec sa chérie, ou sa soeur, ou avec la nature ? Avant de clore ce livre organique par quelques pages en couleurs, Jean-Christophe Chauzy nous aura livré, tel un prophète humble et mortel, le récit de son éprouvante épopée dans un très classieux noir et blanc, parfois injecté de rouge sang.

Pour avoir eu à affronter son propre corps à plusieurs reprises et souvent à bras-le-corps, un autre dessinateur mérite de figurer en bonne place dans notre expo : Manu Larcenet. De ce grand auteur tourmenté nous arrivent de bonnes nouvelles en ce printemps 2024. Après avoir adapté *Le Rapport de Brodeck*, d'après Philippe Claudel (en 2015) et illustré *Journal d'un corps* de Daniel Pennac (2012), l'auteur du *Combat ordinaire* et de *Blast* revient en librairie avec une adaptation très réussie du best-seller de Cormac Mc Carthy *La Route*. Ses paysages post-apocalypse sont somptueux de beauté et d'effroi, son découpage classique est tout aussi efficace. Larcenet l'artiste et Manu l'artisan font corps au service du roman culte de la littérature du début du XXI^e siècle, le résultat est à la hauteur du défi.

cinéma /
performance

BERLIN / Yves Degryse The making of Berlin 23 avril > 05 mai

lieu infini d'art, de culture
et d'innovation
direction
José-Manuel Gonçalves

**CENT
QUATRE
#104 PARIS**

104.fr



Télérama

arte

Les Inrockuptibles

la terrasse

MOUVEMENT

TRANSFUGE

TROISCOULEURS



**LE CARREAU
FÊTE SES 10 ANS**

**SPECTACLES, ROLLER-DANCE,
COURS & ATELIERS...**

SAMEDI 18 MAI

**LE
CARREAU
DU TEMPLE**

**SAISON 23-24
PROGRAMME AVRIL > MAI 2024**

DANSE CONTEMPORAINE

6.58: MANIFESTO

D'ANDREA PEÑA

Mercredi 24 & jeudi 25 avril

Premières dates en France !

TENDRE CARCASSE

D'ARTHUR PEROLE

Mercredi 29 & jeudi 30 mai

En partenariat avec l'Atelier de Paris /
festival JUNE EVENTS

CINÉCLUB 100% DANSE

TANGO LIBRE

FILM DE FRÉDÉRIC FONTEYNE

Mardi 21 mai

En partenariat avec CinéCaro

RENCONTRES

**LES RENCONTRES DE
LA SORBONNE**

CULTURES D'EAU

Mardi 16 et vendredi 26 avril

BONNES JOUEUSES

AVEC LAUREN BASTIDE ET

ANAÏS BOHUON

Jeudi 23 mai



MOUVEMENT

nova
101.5 FM

TRANSFUGE

TROISCOULEURS

Retrouvez toute la programmation sur www.lecarreaudutemple.org

Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

TIME TO RETURN

Naomi Safran-Hon, jusqu'au
13 avril, Galerie RX,
galerierx.com

UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE

Adrien Belgrand, jusqu'au
20 avril, Galerie By Lara
Sedbon, bylarasedbon.com

POUR EXCAVER LA LUMIÈRE

Quentin Gouevic, jusqu'au
6 avril, Galerie Nathalie
Obadia, nathalieobadia.com



Adrien Belgrand, *La Baigneuse*, 2023, Acrylique sur toile, 130x195cm. ©Galerie By Lara Sedbon.

Naomi Safran-Hon

Explosion de fumée grise, bâtiments en ruine, les œuvres de l'artiste israélienne Naomi Safran-Hon (née à Haïfa, 1984) percutent le chaos actuel du monde. Son esthétique de la ruine se mue en déflagration pour conter une mémoire à vif dont les stigmates ne peuvent pour l'heure se refermer, ce que suggèrent le ciment, la photographie, l'acrylique et la dentelle entremêlés, créant des petits théâtres de la catastrophe ou de la résilience. « *Mon travail traite directement du conflit israélo-palestinien, c'est pourquoi il me semble approprié de faire cette exposition tout particulièrement en ce moment. Peut-être que certains diront qu'il est trop tôt car les tambours de guerre battent encore. Mais les présenter aujourd'hui permet de les aborder sous un jour différent, peut-être de créer plus d'espace pour le dialogue et la compréhension, et d'aider à promouvoir des sentiments d'empathie* » explique-t-elle.

Adrien Belgrand

Ici chuchotent Godard, Rohmer et Ettore Scola. Regarder les peintures d'Adrien Belgrand nous projette dans un ailleurs rêvé où la douceur soyeuse des paysages, la luxuriance des bords de mer, la lumière dorée du couchant et le bleu cristallin des piscines transportent dans une contemplation radieuse. Il faut dire que la touche de l'artiste est particulièrement fascinante. Il peint à l'acrylique mais les nuances sont si fluides qu'elles revêtent la magie de l'huile. Adrien Belgrand (né en 1982), dans la filiation de Schlosser et de Hockney, avec cette séduction de la composition cinématographique, est assurément l'un des peintres les plus virtuoses de sa génération.

Quentin Gouevic

Il peint en musique, plutôt tendance hard rock et heavy metal. Il faut que ça pulse, que ça s'électrise, que ça démenage, rythme tour à tour lancinant et rapide pour un corps à corps avec la peinture. Les coups de pinceau et de brosse suivent la cadence frénétique, se déploient, circulaires et cycliques, jusqu'à combler la toile de grands blocs colorés, traces qui se côtoient et se superposent, jouent des transparences et des obscurités. Les couleurs remontent à la surface, créent des fenêtres et des alcôves intérieures. Les peintures de Sylvain Gouevic (né en 1996) ne laissent pas indifférent. Quatre d'entre elles sont montrées à la galerie, puissantes, entêtantes.

OPÉRA
COMIQUE

ISABELLE ABOULKER

ARCHIPEL(S)

LIVRET

ADRIEN BORNE

MISE EN SCÈNE

JAMES BONAS

DIRECTION MUSICALE

MATHIEU ROMANO

CHORÉGRAPHIE

EWAN JONES

ORCHESTRE
LES FRIVOLITÉS
PARISIENNES

INTERPRÈTES
MAÎTRISE POPULAIRE
DE L'OPÉRA-COMIQUE

DU 25.04 AU 05.05.2024

OPERA-COMIQUE.COM • 01 70 23 01 31

Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger,
Daniel San Pedro

On achève bien les chevaux

Adaptation, mise en scène et chorégraphie
Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger
& Daniel San Pedro

Ballet de l'Opéra national du Rhin
Compagnie des Petits Champs

Strasbourg (Opéra) 2-7 avril

operanationaldurhin.eu



le Bonbon

Télérama

TRANSFUSE



opéra national
du rhin
opéra d'europe

© Luc Castel
Courtesy de la Galerie Nathalie
Obadia Paris / Bruxelles

L'irrésistible ascension de Nathalie Obadia

Avec deux galeries parisiennes et une galerie à Bruxelles, **Nathalie Obadia** s'impose depuis 30 ans dans le paysage des galeries d'art françaises.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Déterminée, entrepreneuse, dure en affaires. Quiconque débarque dans le milieu des galeries d'art contemporain parisien entend parler de Nathalie Obadia comme d'une galeriste qui n'a pas froid aux yeux, à la réputation impeccable, et dont le regard téméraire et la voix énergique peuvent même en intimider certains. Or les frondeuses qui ne brandissent pas le féminisme à tous crins mais l'incarnent jusqu'au bout des ongles par leurs actions et leur travail, cela, évidemment, me plaît. Je l'avoue, comme beaucoup, Nathalie Obadia, avant même de la rencontrer, m'intriguait. Quelle femme se cache derrière cette fine silhouette bien droite affairée sur son stand lors des foires qu'elle écume à l'année pour promouvoir son écurie d'artistes ? De Paris à New York, de Londres à Hong Kong, de Miami à Dubaï, une



quinzaine de foires rythment la vie de cette marchande qui ne cache pas son goût du commerce et son intérêt pour les grandes fortunes, les puissants qui régissent le monde, et qui sont bien souvent ses clients privilégiés. « Petite déjà, il fallait que je connaisse les gens importants, ce qui étonnait beaucoup mes parents » s'amuse-t-elle. Et pour l'esprit d'entreprendre, ce sont ses grands-parents, commerçants de province dans le vêtement qui le lui inculquent. « Aujourd'hui encore, lorsque je conclus une affaire importante, je vois le visage de mon grand-père ».

Or si l'adolescente parcourt *L'Expansion*, elle lit aussi assidûment *Artpress* et *Connaissances des Arts*,

revues auxquelles sont abonnés ses parents, à Lens puis à Nantes, où ils déménagent un peu plus tard, deux villes où n'existent pas encore de musées d'art contemporain. Mère historienne, père inspecteur d'académie et auteur à succès de manuels de grammaire chez Hachette : « Ils sont la première génération de ma famille à faire des études supérieures. Intellectuellement, ils se sont émancipés grâce aux arts et à la culture.

A 15 ans, objectif galeriste

A Lens, ils côtoyaient les grands industriels qui collectionnaient Eugène Leroy. Avec eux, ils ont découvert les galeries lilloises puis celles de Paris et sont devenus amis avec les artistes. Rancillac, Erró, Monory passaient des Noëls chez nous ». Elle baigne dans ce milieu artistique, fait le tour des musées européens, fascinée par Edward Kienholz au Stedelijk Museum d'Amsterdam ou la collection Ludwig à Aix-la-Chapelle.

Boulimique d'expositions, la jeune fille se rassasie aussi de livres et de films. Balzac, Huysmans, Bataille, la littérature américaine, les cycles complets de Fellini, Antonioni, Polanski, Bergman... « C'est cet ensemble qui m'a construite. Dès l'âge de 15 ans j'ai su que je voulais être galeriste ». Un objectif que rien n'arrêtera et qu'elle décrit lors de son examen d'entrée à Science Po : « créer une entreprise à vocation internationale ». Ce qui sonnait déjà comme une préfiguration de l'expertise qu'elle incarne aujourd'hui, grâce à la publication de son livre *Géopolitique de l'art contemporain* (réédité en 2023 au Cavalier Bleu) qui dessine pour la première fois une cartographie du soft power artistique mondial. Si elle avait déjà fait un stage chez Adrien Maeght et assisté la marchande Marie-Louise

Jeanneret à Genève et en Italie, c'est son entrée en 1988 à la galerie Templon qui la fait accéder au centre du jeu. Cependant, Nathalie Obadia se fait la promesse d'ouvrir sa propre galerie pour ses 30 ans. Ce qu'elle fait le 6 février 1993. Et immédiatement, elle montre de la peinture et des femmes. Fiona Rae, Jessica Stockholder, Carole Benzaken – cette dernière bénéficiant en ce moment d'une exposition qui célèbre plus de 30 ans de collaboration (voir notre article page 110) « Deux handicaps ! » lance-t-elle. « Je me suis fait saquer, j'ai mis beaucoup de temps à rentrer à la foire de Bâle. »

Il faut dire que dans les galeries branchées des années 80 dont elle est la dernière-née (Jennifer Flay, Philippe Rizzo, Perrotin...), n'étaient montrés que du post-conceptuel et

« Un galeriste doit batailler, être libre de ses choix et ne doit pas s'emprisonner dans les modes ni dans les courants politiques et sociétaux »

de l'esthétique relationnelle. « La peinture y était honnie ! ». À tel point qu'en 1999, elle n'est pas choisie par Nicolas Bourriaud, le commissaire, pour faire partie des jeunes galeries françaises pouvant exposer à la foire de Madrid, opération pourtant financée par l'AFAA (ancêtre de l'Institut français). Qu'à cela ne tienne ! Elle y est allée quand même en payant son stand. « Je les ai vendues, ces satanées peintures dont soi-disant personne ne voulait ! » assène-t-elle, constatant que la majorité des autres

galeries ont Plutôt ironique « Un gale-
riste doit batailler, être libre de ses
choix et ne doit pas s'emprisonner
dans les modes et les courants poli-
tiques et sociétaux », estime-t-elle avec
son franc-parler caractéristique, qui
résonne avec pertinence dans notre
société très politisée qui pousse une
partie de l'art contemporain à des
diktats d'engagement. « Les bien-
nales d'art doivent être accrocheuses
donc politiquement engagées, et cela
pousse au consumérisme poliactiviste.
Aujourd'hui, chaque grande galerie
doit avoir son artiste autochtone et
autodidacte. C'est une tendance que
l'on risque de voir à la Biennale de
Venise qui ouvre en avril, au détriment
de réelles propositions formelles »,
s'inquiète-t-elle, pointant aussi les
dériver amenant à une forme de choix
dans les causes en évoquant la pétition
contre le pavillon israélien. « A-t-on
jamais vu de manifestation pour les
Oùighours à l'encontre du pavillon
de la Chine ? » déplore-t-elle.

L'art d'influencer

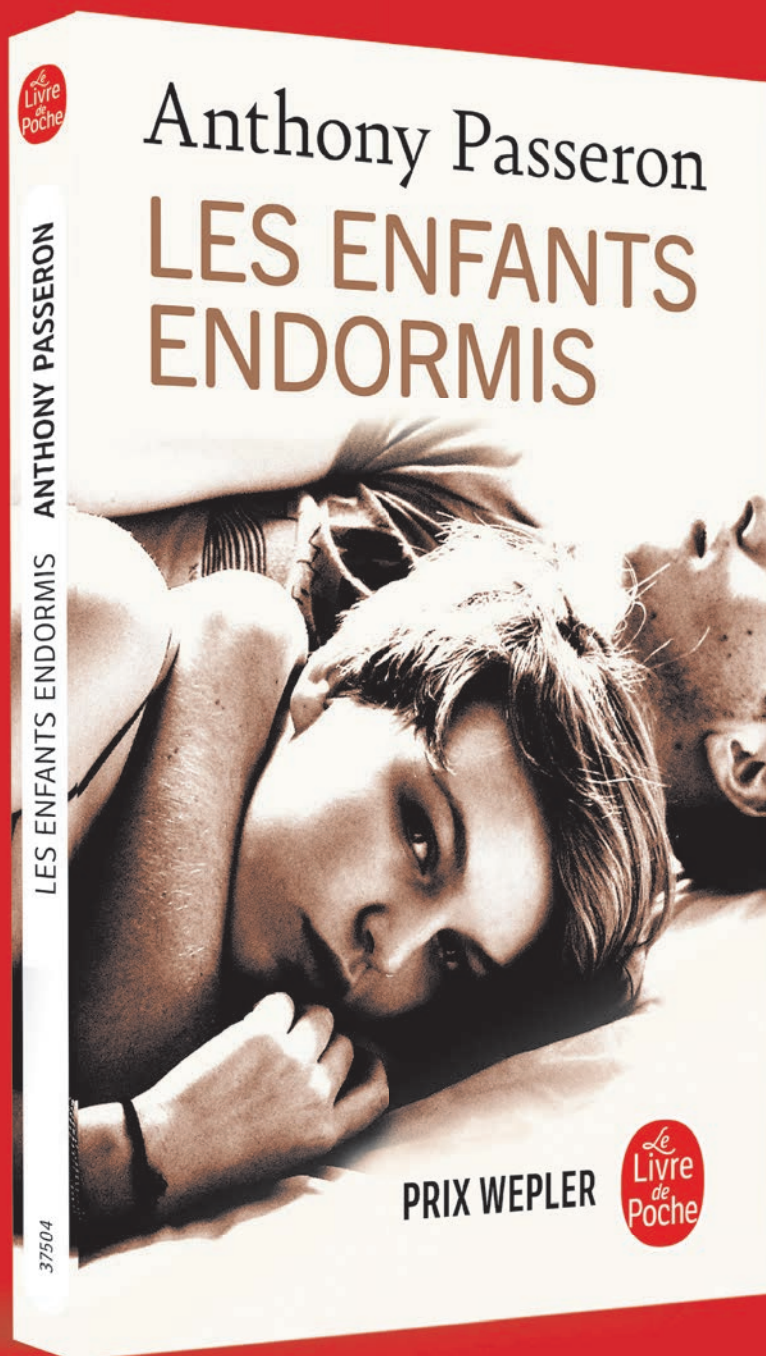
Nathalie Obadia navigue désormais dans les hautes sphères culturelles où son regard d'expert sur la géopolitique de l'art contemporain – qu'elle enseigne à Science Po – est recherché. Dans sa galerie, parmi ses grandes fiertés : le prix Marcel Duchamp attribué en 2004 à Carole Benzaken, le Pavillon français de la Biennale de Venise à Laure Prouvost en 2019 alors qu'elle a dû batailler pour convaincre le Centre Pompidou d'acquiescer des œuvres. De la même manière pour la lumineuse Shirley Jaffe, éclairée par une rétrospective au Centre Pompidou ou l'élégant abstrait Martin Barré dont elle a accompagné la succession pour faire entrer l'œuvre dans de grands musées et à la Fondation Pinault. Cette année, en préparation, le centenaire de la naissance de l'expressionniste Roger-Edgar Gillet et les débuts d'une collaboration avec le grand abstrait américain David Reed (également représenté par Gagosian). Combative et travailleuse, elle finit par me définir ainsi son quotidien : « *Mon métier est d'influencer les gens influents !* ».

Garcia Marquez, Rushdie : le voyage sans retour

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Laure Adler intitule l'entrée ses textes dans la collection Bouquins *Retenir la vie*, François Sureau, sa réflexion intime sur le voyage, *S'en aller* (Gallimard). L'un part, l'autre reste. Peut-être est-ce le seul mouvement juste pour définir la trajectoire des hommes : la volonté de s'enraciner, l'autre nom de cela pourrait être « s'engager », verbe cher à Laure Adler, ou de glisser, fuir, pour, peut-être, se retrouver autre. La force de ces deux figures publiques et intellectuelles est de choisir dans leurs livres de mémoires une trajectoire claire, à laquelle ils donnent sens, a posteriori. « Le voyage ressemble à la guerre, qui lorsqu'elle est finie laisse les combattants en proie à des questions entièrement différentes de celles qui les avaient conduits à l'affrontement. », écrit François Sureau de cette langue parfaitement agencée et légèrement désuète, qui marque chacun de ses livres. Oui, le voyage ressemble à la guerre, Tolstoï a fait sans doute le tour de cette question. Et le voyage ressemble à l'amour, comme nous le rappelle aujourd'hui Gabriel Garcia Marquez. Le Prix Nobel colombien se réinvite dans la vie littéraire mondiale, avec un inédit posthume, *Nous nous verrons en août* (éditions Grasset), petite chose, apparemment, mais dès les premières pages, il nous rappelle ce qu'est un grand romancier : Une femme prend le bateau pour aller sur la tombe de sa mère sur une île dans les Caraïbes pour vingt-quatre heures, mais là-bas, elle rencontre un homme, ose passer la nuit avec lui, rentre chez elle, retrouve son mari, est devenue autre. Sans penser à quitter l'homme qu'elle aime, elle retourne pourtant sur l'île pour accomplir ce qu'elle conçoit désormais comme un rituel d'adultère. L'amour s'avère ici un voyage aussi physique qu'intérieur : jusqu'où cette femme pourra-t-elle tenir dans cette ambivalence de désir qui lui permet de rester, et de partir, en

une même existence ? Garcia Marquez réussit comme il l'a toujours fait par un récit apparemment simple, à nous placer dans les creux obscurs d'une conscience en mouvement. Le voyage permet cela, la métamorphose, un instant, l'illusion d'une issue à l'impossible « soi ». En lisant ce court roman de Gabo, comme il se surnommait, on se souvient que la pensée et le récit commencent toujours par le déplacement : arrivée sur l'île, Ana-Magdalena prend conscience du plaisir et de la mort à venir. Gabo n'a pas pu corriger le roman, atteint de démence sénile. Ce roman fut la victime de sa lutte, perdue, contre l'oubli. Il est heureux pour un romancier de laisser derrière lui un roman qui évoque ainsi la possibilité de quitter les rives de la mort, le temps d'une nuit. Le 16 août pour Ana-Magdalena. Le 16 avril pour Rushdie. Jour de la parution mondiale du *Couteau*. Le livre que l'écrivain a écrit après l'attaque, il y a deux ans, qu'il a subie lors d'une conférence aux États-Unis, et qui l'a laissé éborgné. Titre cru et radical, qui ne ressemble pas aux penchants oniriques de Rushdie, mais il se place ici dans un autre registre : celui du survivant. Ce couteau qu'il a fui toute son existence a dû hanter ses cauchemars, ce couteau qui a fini, quarante ans plus tard, par survenir entre les mains d'un homme qui n'avait jamais lu ses livres, qui n'avait jamais rien lu, sinon le texte sacré qui l'appelait à tuer. Imposer le retour à l'écrivain qui a accompli le voyage, voilà ce que cet homme a voulu infliger à l'écrivain. Mais Rushdie n'a pas trouvé la mort à Samarcande. Le couteau a manqué sa cible. Naît aujourd'hui de cet assassinat empêché un livre qui rappellera l'invincibilité de l'homme pensant. *Le Couteau*, est la meilleure nouvelle de ce printemps. La promesse que le voyage qu'accomplit la littérature hors du pays de la barbarie, demeure.



LES LIVRES QUI NOUS FONT AIMER LA VIE

« Anthony Passeron réveille et réhabilite avec tact et intelligence le souvenir d'une tragédie intime et mondiale. » *Page des Libraires*

« Un texte important, très maîtrisé et d'une immense pudeur. » *Les Inrocks*

« C'est un livre important qu'il faut lire pour ne pas oublier. »
Psychologies Magazine

« Un roman qui arrache des larmes et de la colère. Bouleversant, saisissant, tonitruant. » *Le Figaro littéraire*



SALMAN RUSHDIE DANS LE MONDE ARABE :



A l'occasion de la parution du dernier livre de **Salman Rushdie**, *Le couteau*, comment aujourd'hui l'auteur des *Versets sataniques* est-il perçu dans le monde arabo-pers ? Enquête.

**PAR OMAR
YOUSSEF
SOULEIMANE
ILLUSTRATIONS
LAURENT
BLACHIER**

ENTRE LA FATWA ET L'ICÔNE

Quand j'étais enfant, dans les années 90, tout le monde parlait des *Versets sataniques* au Proche Orient. C'était le grand mystère, le livre dangereux critiquant la religion. Le week-end, quand ma famille syrienne se réunissait, le sujet des ennemis de l'Islam était présent. Selon les plus rigoristes, ces ennemis utilisaient des apostats, des hérétiques, pour détruire l'image de « notre religion » si puissante. Rushdie était l'exemple même de ces traîtres. « Même s'il se repent, il ira toujours en enfer. » disaient-ils. Le paradoxe, c'est que personne ne pouvait le lire. Au lendemain de sa parution, les pouvoirs arabes ont interdit la diffusion du livre de Rushdie. Tout ce qu'on savait, c'était qu'en 1989, un an après la sortie de cet ouvrage, Khomeini, le guide de la « révolution islamique » en Iran, avait publié une Fatwa dans une lettre ouverte : « J'annonce aux musulmans du monde entier que l'auteur du livre *Les Versets sataniques*, qui a été écrit, imprimé et distribué dans le but d'être hostile à l'Islam, au Messager et au Coran, ainsi que les éditeurs qui connaissent le contenu du livre, sont condamnés à mort. Je demande aux musulmans d'exécuter rapidement ces personnes partout où ils les trouvent. »

Cette Fatwa a ouvert les yeux des jeunes à l'époque sur Rushdie. Il est devenu, pour la minorité laïque, l'icône de la libération et, pour la majorité pratiquante, le symbole de la trahison de l'Oumma. Certains n'ont pas été d'accord avec lui, mais ils pensaient qu'il ne méritait pas d'être tué pour avoir écrit sur les versets inspirés à Mahomet par Satan, bien que cet épisode de l'histoire de l'Islam soit connu de tous. Même si les imams insistent désormais sur le fait que ces versets ne font plus partie du texte coranique. Plus tard, dans les années 2000, ceux qui reconnaissaient avoir lu quelques chapitres des *Versets* sur internet, étaient accusés par des extrémistes de comportements néfastes : lire des

textes critiquant l'Islam était vu comme un péché fragilisant le dogme. Les imams avaient peur que les jeunes commencent à se poser des questions sur l'authenticité de ces versets. Mon père, très pratiquant, dès qu'il a appris que je l'avais lu, m'a alerté sur le risque auquel je m'exposais. Mais c'était trop tard, notre génération avait une curiosité irrésistible d'apprendre, savoir et lire. Le cas de Rushdie était comparable à celui de l'égyptien Naguib Mahfouz. Bien qu'il ait obtenu le Nobel de la littérature en 1988, son roman, *Les fils de la Medina*, publié en 1959, a été longtemps considéré dans les pays arabes comme le texte de l'infidélité. Mahfouz y aborde la création du monde telle qu'elle est racontée dans l'Islam de façon métaphorique en incarnant dieu et plusieurs prophètes. Plusieurs Fatwas ont été lancées contre l'écrivain. Cet ouvrage a été interdit partout dans les pays arabes. 35 ans après sa publication, en 1994, un jeune homme a poignardé Mahfouz dans le cou. Bien qu'affaibli et ayant perdu la vue, il a survécu. L'assassin a déclaré après son arrestation n'avoir jamais lu Mahfouz, mais a appliqué la fatwa d'Omar Abd El Rahman, un guide du mouvement Les frères musulmans en Egypte à l'époque.

Comment ne pas reconnaître la même sauvagerie en août 2022, lorsqu'Hadi Mattar, un jihadiste chiite d'origine libanaise, a répondu à l'appel de Khomeini, en poignardant Rushdie, aussi dans le cou, lors d'une conférence dans un théâtre à New York ? Trente-trois ans après la fatwa, il devenait ainsi le « martyr » dont Khomeini avait parlé dans sa lettre : « Tous ceux qui perdent la vie en chemin pour obtenir la mort de Rushdie sont des martyrs chez Allah. » Et comme l'agresseur de Mahfouz, Mattar a confirmé, lors de son procès, n'avoir que feuilleté les *Versets Sataniques*. Mais suite à l'attaque de Rushdie, les réactions du monde arabe ont été le plus souvent radicales, et traduisant au plus juste les fractures et les difficultés du monde intellectuel arabe

« IL NE S'AGIT PAS SEULEMENT D'UN COUP DANS LE COU DE RUSHDIE, MAIS PLUTÔT D'UN COUP DANS LE COU DE LA CIVILISATION HUMAINE »

FADI SAAD,
ÉCRIVAIN SYRIEN

d'aujourd'hui. La solidarité des intellectuels arabes s'est manifestée sur les réseaux sociaux,

comme l'écrivain syrien vivant aux États-Unis, Fadi Saad, qui a commenté l'attentat sur Facebook : « il ne s'agit pas seulement d'un coup dans le cou de Rushdie, mais plutôt d'un coup dans le cou de la civilisation humaine et du plus haut niveau qu'elle ait atteint en termes de langage et de liberté d'expression. »

D'autres ont exprimé leur accord avec le tueur en diffusant une ancienne vidéo de Hassan Nasrallah, le chef du mouvement terroriste libanais, Hezbollah : « si un musulman avait appliqué la Fatwa de Khomeini contre l'apostat Salman Rushdie, personne n'aurait osé se moquer du prophète Mahomet. » D'autres ont écrit sur Facebook : « L'infidèle maudit Salman Rushdie a été poignardé à plusieurs reprises, nous demandons à Dieu de hâter sa destruction et sa mort le plus tôt possible. » « Le diable Salman Rushdie, qui a attaqué l'islam avec le livre *Les Versets sataniques*, a reçu un coup violent de la part des personnes présentes. La fatwa de l'Imam Khomeini est vivante. »

De son côté, Rushdie, bien qu'il ait gravement été blessé, et qu'il ait perdu un œil, conserve toujours son regard profond sur le monde, et poursuit son combat pour la liberté d'expression. Dans son premier livre depuis l'attentat, *Le couteau*, écrit en anglais et à paraître le 16 avril dans quinze langues, l'arabe étant exclu, il parle de cette tragédie. Cette nouvelle publication nous incite à nous poser plusieurs questions sur le changement dans les pays arabes par rapport aux livres de Rushdie. Est-il possible de publier son dernier ouvrage en arabe ? De quelle prudence l'éditeur doit-il faire preuve avant la publication du *Couteau* ?

ENTRE LA CRISE ÉCONOMIQUE ET LA CENSURE

Al Jamal, une maison d'édition arabe créée en Allemagne en 1983, est la seule à avoir publié

les livres de Rushdie en arabe. Khaled Al Maali, son fondateur, nous explique qu'il a acheté

les droits de sept ouvrages de l'auteur. Mais il n'a jamais essayé de publier *Les versets Sataniques*. Pour lui, « il est inutile de produire une œuvre qui conduirait à assassiner un être humain. » Ce livre n'est jamais sorti en arabe, mais un extrait est disponible en version numérique, on ne sait pas qui l'a traduit ni qui l'a publié. Cela est compréhensible : deux ans après la fatwa, Hitshi Igarashi, le traducteur japonais des *Versets Sataniques*, a été assassiné à Tokyo, juste après l'agression au couteau d'Ettore Caprioloso, son traducteur italien.

Al Maali précise qu'il a eu des ennuis après avoir publié l'auteur de *La Honte*. « J'étais boycotté par de nombreux salons du livre, de nombreuses librairies dans plusieurs pays arabes. J'ai aussi reçu beaucoup de messages d'insultes, de harcèlement. Certains m'ont reproché d'être un apostat, un athée ou un hérétique. » Mais la raison principale pour laquelle il l'a fait c'était son engagement envers la littérature de Rushdie, comme celle d'autres écrivains de valeur. Concernant *Le Couteau*, il nous éclaire sur la difficulté d'arriver à un accord avec l'agence de l'auteur : « Andrew Wylie m'empêche d'acheter les droits en arabe. Le montant des droits est pour nous astronomique. Ils pensent qu'on vend beaucoup d'exemplaires des livres de Rushdie, mais c'est faux. Il est vrai que l'interdiction augmente la chance qu'il soit acheté, mais en arabe le chiffre reste très bas. J'espère qu'on pourra publier *Le Couteau* un jour, mais pour le moment, on attend les contrats de ses livres précédents. »

Fatima El Rayyes, directrice générale de la grande maison d'édition arabe Ryad El Rayyes, créée à Londres en 1986 avant son déménagement à Beyrouth, nous confie qu'« avec la présence de l'internet, il est absurde de mettre un livre sur la liste noire. Je vous raconte une petite histoire : une de nos publications a été interdite au Qatar. Un lecteur l'a téléchargée, l'a imprimée et l'a montrée dans un Salon du livre au ministre de la Culture pour plaisanter sur leur façon



**« LA PEUR S'EMPRE
TOUJOURS DE BEAUCOUP
DE MONDE DÈS QU'ILS
VOIENT SON NOM SUR
UNE COUVERTURE »**

**KHALED AL MAALI,
ÉDITEUR, FONDATEUR
D'AL JAMAL**

de contrôler l'édition. Au Liban, on ne nous interdit pas de publier un livre, peu importe le sujet, sauf si une maison d'édition fanatique porte plainte contre nous. L'atmosphère dans les autres pays arabes du Machrek est de moins en moins fermée aux textes s'opposant à l'islam. » Fatima confirme que le vrai problème est le prix du livre : « Comment on fait pour acheter les droits de traduction et de diffusion en arabe ? Dans notre maison d'édition, à cause des crises économiques, on ne peut vendre un livre au-delà de 15 dollars. Depuis des années, on ne diffuse plus nos publications dans plusieurs pays arabes en guerre : la Syrie, le Yémen, l'Irak ». Pour elle, un autre problème, grave, se pose : « On trouve les livres de Rushdie, comme beaucoup d'autres, piratés sur internet ou réimprimés et vendus dans des imprimeries privées. Chez El Rayyes, on tire mille exemplaires, les pirates

en vendent des milliers en Égypte, en Irak et ailleurs, sans revenir vers nous. Imaginons qu'on publie *Le Couteau*, il sera très vite piraté et, je vous le jure, même les ministres de l'intérieur arabes n'arrivent pas à combattre ces fraudes, alors nous ? » Rires. Sur ce point, Al Maali assure que tous les livres qu'il a publiés de Rushdie ont été piratés. « C'est un cauchemar, on ne peut rien faire pour défendre nos droits face aux arnaqueurs, c'est le chaos. »

Mais est-ce que Rushdie trouve toujours sa place



**« DEPUIS L'ATTENTAT
DE 2022 CONTRE
RUSHDIE, UNE VAGUE
DE COLÈRE IRANIENNE
A ENVAHI LES RÉSEAUX
SOCIAUX POUR DIRE
« HONTE AU SYSTÈME
DE KHOMEINI »**

**MAHTAB GORBANI,
ÉCRIVAINNE IRANIENNE**

dans les pays arabes ? Fatima nous explique que « la mentalité, la passion de la lecture envers tel ou tel sujet varie tellement suivant le pays, la période, et la crise actuelle. Même l'intérêt pour les genres littéraires change. Dans les salons du livre, parfois, les

récits et les textes d'histoire cartonnent, d'autres fois les romans. On n'est pas sûr que le nouveau récit de Rushdie soit attendu. » De son côté, Al Maali nous confirme que « la peur s'empare toujours de beaucoup de monde dès qu'ils voient son nom sur une couverture. Ses livres ne sont pas autorisés en Arabie saoudite par exemple ».

**LA FATWA, L'ORIGINE
DU MAL**

Contrairement aux pays arabes, les écrits de Rushdie sont disponibles en Iran. « Ils sont très présents sur le marché noir. On les distribue

de la main à la main. J'ai lu tous ses livres en persan avant de fuir l'Iran. », nous confirme Mahtab Ghorbani, écrivain iranienne réfugiée en France depuis 2016. Elle ajoute : « j'ai lu *Les Versets Sataniques* à la fin des années 1990. On

était très enthousiaste de le découvrir, surtout les jeunes opposants au régime des Mollahs. » En ce qui concerne *Le Couteau*, elle pense que « depuis l'attentat de 2022, une vague de colère iranienne a envahi les réseaux sociaux pour dire « Honte au système de Khomeini. » Le témoignage de Rushdie trouvera son chemin vers les lecteurs du persan, malgré la censure et la menace qui tomberont sans doute sur le traducteur et l'éditeur. »

Mohammad Dibo, journaliste syrien vivant à Berlin, confirme que « dans les années 2000, grâce à l'internet, ses livres sont devenus disponibles. Les Syriens parlaient des *Enfants de minuit*

« RUSHDIE RESTE DANS LA MENTALITÉ ALGÉRIENNE COMME UN MONSTRE QUI MÉRITE CE QUI LUI EST ARRIVÉ »

TAWFIQ BELFADEL,
FONDATEUR DU
MAGAZINE FRANCO-
ALGÉRIEN *LECTURE-
MONDE*

comme de son plus beau roman, alors que l'extrait des *Versets sataniques* n'était pas si présent sur internet. Je pense que la Fatwa n'a pas seulement fait du mal à Rushdie, mais elle lui a fait du tort autrement : on le reconnaît à travers *Les Versets Sataniques*, pourtant, il a écrit des livres bien plus importants. Parlant de la Fatwa, je pense à un écrivain syrien, Sadek Jalal El Adm. Il a écrit : *La mentalité de l'interdiction*, publiée en 1994, où il défend, sans réserve, Rushdie. Ce livre, bien qu'il aille loin dans la critique de l'islam, n'a pas été interdit, pour une raison simple : il n'y avait pas de Fatwa sur son auteur. Il est vraiment dommage que *Le Couteau* ne soit pas publié en arabe, on pourrait lire cette nouvelle création de Rushdie, entendre sa voix libre contre la sauvagerie. Il est possible que l'éditeur de ce livre soit menacé. Mais je ne pense pas qu'il soit en grand danger : la Fatwa portait uniquement sur *Les Versets sataniques*. »

LE COUTEAU AU MAGHREB

En 2011, la Fondation de la pensée arabe, installée à Beyrouth, a publié une étude confirmant que le citoyen arabe lit en moyenne 6 minutes par an. C'était avant les guerres civiles et les crises économiques à la suite du Printemps arabe. Selon le journal *Le Monde*, les pays arabes comptaient 60 millions d'analphabètes en 2009 sur un total de 350 millions. Aujourd'hui, nous n'avons pas de chiffres précis. Mais cette faiblesse de la lecture en arabe est la même dans les pays du Maghreb et ceux du Machrek. Cependant, au Maghreb, la présence de la langue française ajoute un public francophone. Pour Fatima El Rayyes, c'est une des raisons pour lesquelles les livres de Rushdie sont plus lus au Maroc, en Tunisie et en Algérie. L'auteur algérien arabophone, Boubaker Zemmam, commente ce point : « sûrement, les livres écrits en français sont beaucoup plus diffusés chez nous. Mais en ce

qui concerne Rushdie, la lecture reste limitée, même en français. Ses livres sont indésirables. À la suite de l'attentat de 2022, la majorité des Algériens a exprimé une joie mauvaise quand

ils ont appris l'attentat. Rushdie reste dans la mentalité algérienne comme un monstre qui mérite ce qui lui est arrivé. » Pour Zemmam, le titre du nouveau livre de Rushdie fait penser à la guerre civile algérienne, où le couteau était présent dans les massacres commis par les islamistes. « Le livre pourrait être autorisé en français, mais on ne peut pas deviner l'humeur de la censure en Algérie. Il est possible qu'il soit retiré si une polémique se déclenche autour de lui dans les médias et sur les réseaux sociaux, ce qui s'est passé avec le livre de Zemmour, *La France n'a pas dit son dernier mot*. »

Pour Tawfiq Belfadel, fondateur du magazine franco-algérien *Lecture-Monde*, « la présence de l'extrémisme pose un vrai problème sur le territoire algérien pour toutes les publications. Anwar Rahmani, un jeune auteur algérien, a été condamné à la prison après avoir écrit des articles sur Facebook. Il a été accusé d'insulter le président et la divinité. Le dernier livre de Rushdie, même s'il est accueilli en français en Algérie, pourrait être interdit plus tard. En arabe, il ne peut pas être publié. Les éditeurs ne sont pas prêts à prendre ce risque. Même si le contenu n'a rien à voir avec la religion, ils auront peur de susciter des réactions radicales. C'est ce qui s'est passé avec le roman *Le Syndrome de la dictature* de l'auteur égyptien Alaa al-Aswani. Aucun éditeur arabe n'a osé le publier, bien qu'il ait été traduit et diffusé dans trente langues. »

Entre les crises économiques, la censure, l'extrémisme, Rushdie reste présent dans la mentalité arabe, d'une génération à l'autre, comme un symbole. Peut-être, qu'un jour, on trouvera *Le Couteau*, comme ses autres livres sur les rayons des librairies arabophones. En attendant, le combat entre la barbarie et les défenseurs de la lumière continue ●

Le point de basculement

L'expérience d'un atelier d'écriture en milieu psychiatrique donne matière à une méditation sur la fragilité de l'équilibre psychique. Un beau récit de **Nathalie Skowronek**.

PAR LUCIEN D'AZAY



© JF PAGA

« Qu'est-ce qui [vous] pousse à déchirer le rideau des conventions ? À quel moment est-ce que l'on décroche ? Où se situe le point de non-retour ? » se demande Nathalie Skowronek dans *La voix des Saules*. Tout au long de ce récit, elle s'interroge sur l'instant où l'on « sort du cadre ». Cette lisière sensible en évoque une autre, manière de corollaire, que relève un des personnages : « Je n'ai jamais compris à quel moment on était considéré comme un artiste, à quel moment on décrète que c'est du n'importe quoi. »

Nathalie a été sollicitée pour animer un atelier d'écriture dans un centre (Les Saules) où se retrouvent des personnes atteintes de troubles psychiques, qui « rejoignent l'institution pour une "phase de transition", un temps de convalescence ». C'est la première fois qu'elle se livre à cet exercice ; au fil des séances, elle apprend comment s'y prendre sur la base des productions de chacun, le terrain de la vérité. « Dissocier un auteur de son texte est un leurre, remarque-t-elle : vraie fiction ou fiction vraie, on écrit toujours (même si à des degrés divers) à partir de soi. » Melville, Stevenson, Woolf, Beckett, Ionesco, Camus, Perec, etc. viennent à sa ressource, outre les procédés narratifs qu'elle a expérimentés, voix intérieure, profondeur de champ, métaphores, variations, dissonances. Il s'agit de « cheminer par analogies, précise-t-elle. Les livres ont un effet révélateur. On ne découvre pas, on reconnaît ».

Alors Nathalie, qui vit mal une séparation,

commence à se confier et à s'apercevoir qu'elle ne va guère mieux que les âmes en peine dont elle oriente les textes. Encombrée d'elle-même, abattue, à fleur de peau, elle prend du Lysanxia pour prévenir la crise qui couve, mais bientôt « les cuïtes médicamenteuses s'accumulent » : « Je suis confuse, épuisée, je devine que ma place n'est plus du côté de ceux qui animent mais parmi ceux que l'on s'efforce de relever. » Les masques tombent, le sien en tout cas, car « aux Saules, les yeux se sont depuis longtemps dessillés. Ils avancent nus et ils le savent ». Désorientée, ayant remis en cause ses points d'ancrage, Nathalie prend conscience des « trompe-l'œil qui l'enserrent sur plusieurs couches ». Le dispositif spéculaire dans lequel elle se retrouve la révèle à elle-même, avec toutes les failles dont est pétri son fond dépressif.

Le vertige de cette « guérisseuse blessée », agrippée à la frêle frontière qui la maintient du bon côté de la vie, nous interpelle. Le style souple et sinueux de Skowronek, qui rappelle celui de Louis-René des Forêts (« phrases-brèches, phrases-pansements, phrases-mensonges »), suggère le revers de l'empathie qu'éprouve Nathalie au contact d'êtres encore plus déstabilisés qu'elle. Mais peut-on transformer son désarroi en quête spirituelle ? Le plus admirable est l'enseignement implicite de cette mise en regard dont les personnages, comme les talmudistes, répondent à une question par une autre question : « Si vous ne trouvez pas la réponse, peut-être faut-il revoir la question. »

LA VOIX DES SAULES

de Nathalie Skowronek,
Grasset, 176p., 16 €





Déambulation parisienne

Michel Braudeau nous emmène avec *Le Raspail vert*, dans une balade parisienne poétique.

PAR ALEXANDRE FILLON

Michel Braudeau est un prosateur complet. Notre homme s'est montré un romancier de très haut niveau avec *Naissance d'une passion* ou *Fantôme d'une puce*. Mais aussi un chroniqueur capable d'autant de virtuosité en traitant des papillons, des faussaires, des saints ou des excentriques. N'oublions pas de mentionner le critique admirable dont les articles parus pendant une trentaine d'années dans *L'Express* (où il était entré en tant que *rewriter*) et dans *Le Monde* (où il succéda à Bertrand Poirot-Delpech au feuilleton littéraire) restent des modèles du genre. Avec *Place des Vosges*, Michel Braudeau avait entamé un savoureux voyage dans le temps de la mémoire poursuivi avec *Rue de Beaune* et *La porte dorée*. Au fil de ces récits ne manquant pas de sel, on a aimé l'entendre raconter ses années 1970 et 1980, ses rencontres avec Philip Roth ou Javier Marias, ses déambulations dans le milieu de la presse et de l'édition. Evoquer avec élégance et style une époque bénie où il ne s'était privé de rien, « ni de bouteilles ni de perlimpinpin ». La promenade se poursuit aujourd'hui avec une autre escale du même tonneau. *Le Raspail vert* relate le moment où l'écrivain, désormais sujet aux nuits blanches et pouvant être pris d'un soudain malaise, s'est installé en la bonne compagnie de Joaquina à une autre adresse parisienne. Celle, voisine du perchoir où Jean-Paul Sartre avait rédigé *Les Mots*,

située entre le carrefour Montparnasse et le Lion de Belfort. Celle à proximité du numéro 208 où se trouve le café Le Gymnase qui allait devenir son port d'attache. Le lieu idéal pour observer le manège des habitués, tenir son « registre du temps qui passe » et écouter Edouard, le garçon jamais avare d'anecdotes cocasses. Le natif de Niort ravive ses premiers souvenirs et le petit garçon en culotte courte qu'il fut dans le XVII^e arrondissement et le quartier de La Fourche. Le jeune homme de la Plaine-Monceau, des alentours du métro Villiers, qui griffonnait au crayon son adresse dans un recueil de poèmes de Tristan Tzara. Celui que les filles intimidaient, surtout celle aux cheveux noirs prénommée Nicole. Celui qui n'était pas indifférent au spectacle des seins blancs d'une Manon dans l'eau d'une carrière aixoise. Celui qui fut transporté plus encore par *Blow-Up* d'Antonioni à chaque nouvelle séance. Michel Braudeau prend ici également soin de clamer son amour des chats et sa théorie sur leur langage, que ces animaux merveilleux voient les fantômes et n'en ont pas peur. On ne peut que recommander de pousser la porte de ce livre épatant. Et se laisser emporter par la musique d'un nouveau « petit tome » des mémoires de Michel Braudeau. Celui que son auteur a eu la bonne idée de consacrer à « la couleur verte du Raspail » et à bien d'autres avec un panache qui a fière allure.

LE RASPAIL VERT
de Michel Braudeau,
Stock, 220p., 18,90 €



Glasgow's burning

Voilà un roman noir du meilleur tonneau signé **Liam McIlvanney** : âpre mais parfaitement dosé, grisant mais lucide. Une belle réussite !

PAR DAMIEN AUBEL



Un roman, tel le dernier McIlvanney, qu'on ne lâche pas, est un roman qui ne vous lâche pas. Du lecteur au livre, un courant de réciprocité s'instaure, l'un absorbant l'autre et vice versa, comme un organisme plus vaste engloutit un être de dimensions moindres, qui prendra ensuite l'ascendant. Ce double mouvement fournit le principe actif du roman. Quelque chose comme une oscillation primordiale, qui en détermine, au-delà de l'effet sur le lecteur, la conduite et l'allure.

Ainsi de l'enquête, qui prolifère plus qu'elle ne se développe : l'incendie d'un entrepôt et d'un immeuble, le cadavre d'un homme portant les traces d'un supplice méthodique, prolongé, les décombres et la terreur d'une bombe, et partout, comme des rameaux ou des vrilles s'entortillant autour des événements, les activités criminelles du maître de la pègre de la Glasgow de 1975, Walter Maitland. Autant d'événements qui enveloppent comme d'un tissu macabre, ou qui aspirent, comme dans une gueule fétide, obscure et fascinante, l'inspecteur Duncan McCormack, ses coéquipiers Nicol et Goldie, et les autres. Mais le trou noir ne les digère pas, bien au contraire !

Car McIlvanney est un maître du détail et de la perspective. Détails : à titre d'exemple, « le jaune la contempla d'en bas tel un œil étonné », et voici que la banale consommation d'un œuf demeure dans nos esprits. Quant à la couleur des chaussettes, on verra qu'elle revêt une importance cruciale. Détails encore : la connaissance

intime des pièces de la machinerie policière (architecture hiérarchique, méthodes, jusqu'à la tournure d'esprit). Perspective : autre branche de son art dans laquelle McIlvanney témoigne d'une impressionnante habileté, tant il sait étirer, prolonger les lignes de fuite personnelles et narratives de chacun des personnages. Même les plus épisodiques occupent leur espace propre, irréductible à celui des autres. Ainsi à chaque page, cette impression d'oscillation, de lutte pour la suprématie entre l'immense et l'insignifiant : la marche terrifiante, monstrueuse, du destin et, la contrebalançant, cet insolite éclat que prennent ceux qui devraient être ses obscurs et dociles jouets.

« Destin », vraiment ? Le terme pêche, trop allusif, trop abstrait. Observons comme le livre est saturé d'un air religieux ; comme tout ici semble s'écrire au revers d'une bible, et que le châtiment, la perte, et leurs succédanés laïques, la vengeance, le fatalisme, semblent les inclinations naturelles des personnages. Observons une autre puissance à l'œuvre, non pas indépendamment de la divine, puisqu'il s'agit de l'Histoire, du spectre de l'IRA et des conflits entre protestants et catholiques. N'oublions pas la poussée exercée par les milieux sociaux sur les vies et les esprits. Et admirons, dans ces conditions, la persistance du libre arbitre, la puissance des volontés individuelles. C'est là, dans cet entre-deux entre l'empire de l'inexorable et la souveraineté de l'individu, que Liam McIlvanney écrit. Position que seul un grand écrivain peut occuper.

RETOUR DE FLAMME

de Liam McIlvanney,
traduit de l'anglais
(Ecosse) par David
Fauquemberg, Métailié,
592p, 23 €

